

DE BAMBOU ET DE SOIE OU LES LIVRES CHINOIS AVANT L'INVENTION DU PAPIER

JEAN-PIERRE DRÈGE

Professeur émérite, École pratique des hautes études (EPHE)

Il est de tradition de désigner en chinois les premiers livres par l'expression « bambou et soie », *zhubo* 竹帛. C'est ce qui a poussé le sinologue américain Tsien Tsuen-hsuei à utiliser cette expression dans le titre de l'ouvrage qu'il a consacré précisément à ce sujet, *Written on Bamboo and Silk*. Mais, depuis Chavannes¹ et depuis la première édition du livre de Tsien en 1962, la connaissance que l'on a des premiers temps du livre en Chine a beaucoup évolué². Je propose donc de faire le point³.

D'abord, je voudrais indiquer que contrairement à d'autres historiens de l'écrit chinois, je ne confondrai pas le livre et l'écrit, comme le font nombre d'auteurs qui font remonter les origines du livre jusqu'aux inscriptions oraculaires sur écailles de tortue ou sur omoplates de bœufs, aux écrits sur bronze ou sur jade qui, ne concernent que des textes courts et ne répondent pas à ce que l'on entend habituellement par livre. Ceci nous situe aux environs du v^e siècle avant J.C. alors que les premiers écrits oraculaires remontent jusqu'à la fin du deuxième millénaire avant notre ère ou un peu plus tard pour les inscriptions sur bronze.

Lorsque Chavannes écrivait son article, on ne connaissait alors que quelques rares témoignages concrets des premiers livres. Les découvertes archéologiques d'écrits puis de livres sur bois, puis sur bambou et sur soie commençaient à peine à se développer. À peine peut-il citer les lattes (qu'il dénomme alors des fiches) des premières découvertes de l'explorateur suédois Sven Hedin dans le désert du Lobnor (expédition de 1899-1902) et de

1 Chavannes, Edouard, « Les livres chinois avant l'invention du papier », *Journal asiatique*, 1905, p. 5-75.

2 Tsien Tsuen-hsuei, *Written on Bamboo and silk. The beginnings of Chinese Books and Inscriptions*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1962, 2nd ed., 2004.

3 On trouvera des d'information sur ce sujet dans l'ouvrage de Tsien Tsuen-hsuei ainsi que dans plusieurs articles d'Olivier Venture contenus dans J.-P. Drège, *La fabrique du lisible : La mise en texte des manuscrits de la Chine ancienne et médiévale*, Paris, Collège de France, Institut des hautes études chinoises, 2015.

l'archéologue hongrois Aurel Stein (1^{re} expédition de 1900-1901), des lattes qu'il aura peu après pour partie à déchiffrer⁴. Depuis cette époque les trouvailles se sont multipliées et ont considérablement fait progresser nos connaissances, mais elles ont aussi rendu plus complexe l'état de la question.

Prenons d'abord les livres de soie dont on ne sait à partir de quel moment ils sont apparus, dans quel contexte et dans quel rapport avec les livres de bambou. Les spécialistes considèrent que les livres de bambou, que j'évoquerai tout à l'heure, semblent avoir précédé ceux de soie, sans que l'on puisse déterminer une période précise : si plusieurs indices, tels que la présence de termes se rapportant au livre de bambou, figurent dans des inscriptions sur os remontant à la dynastie des Shang, c'est-à-dire au moins au XII^e siècle avant notre ère, les plus anciens fragments de ces livres ne datent que du V^e siècle avant notre ère. En ce qui concerne le livre de soie, le matériau était connu également depuis le III^e millénaire avant J.-C., mais s'il a été utilisé pour les vêtements, en rouleau pour servir de monnaie et en fils tressés à divers usages, il n'a servi à l'écriture que beaucoup plus tard, et pas avant le VII^e siècle avant notre ère.

Les textes anciens ne nous fournissent que peu d'informations et les témoignages archéologiques sont peu nombreux. Le plus ancien texte écrit sur soie, qui a fait couler beaucoup d'encre n'est, malheureusement pour nous, pas vraiment un livre, bien qu'il soit écrit. Il s'agit du fameux « manuscrit de Chu » que l'on a daté d'environ 300 avant notre ère. Il consiste en un presque-carré d'une quarantaine de centimètres de côté. Il comporte deux textes disposés tête-bêche autour desquels sont tracées des figures et des légendes qui se lisent en tournant le manuscrit⁵. Plus proches de nos préoccupations sont les manuscrits découverts à Mawangdui, dans la province du Hunan. Ce sont plus d'une dizaine de fragments d'ouvrages sur soie (et sur bambou) qui ont été trouvés dans une tombe datée de 168 avant notre ère⁶. Y figurent notamment plusieurs ouvrages disparus et des versions ignorées de textes comme le fameux *Laozi*, le Livre de la voie et de la vertu. Bien que les tissus de soie aient été produits en rouleaux, les ouvrages fragmentaires qui ont été retrouvés dans la tombe étaient conservés pliés. Les fils de soie tirés des cocons de vers

4 Ce sont les matériaux chinois écrits rapportés par Aurel Stein, qui seront publiés dans *Ancient Khotan*, Oxford, Clarendon Press, 1907, p. 521-547, puis dans son ouvrage, *Les documents chinois découverts par Aurel Stein dans les sables du Turkestan oriental*, Oxford, Imprimerie de l'Université, 1913.

5 Voir entre autres Noel Barnard, *The Ch'u Silk Manuscript: Translation and Commentary*, Canberra, Australian National University, 1973.

6 Fu Juyou & Chen Songchang, éd., *Mawangdui Hanmu wenwu*, Changsha, Hunan chubanshe, 1992.

à soie étaient tissés selon diverses armures et c'est apparemment l'armure la plus simple, la toile, autrement dit le taffetas, qui était le plus adapté à l'écriture au pinceau. Si le bois pouvait convenir au calame, ce n'était pas le cas de la soie. La largeur des rouleaux était celle des métiers à tisser, couramment environ cinquante centimètres. La longueur était peut-être de quarante pieds, comme l'indique une source de la dynastie Han, c'est-à-dire un peu plus de neuf mètres. Mais s'il existait des règles, elles pouvaient changer et n'étaient pas toujours suivies. Selon une source beaucoup plus tardive (du ^{IV}^e siècle), on taillait des coupons de soie dans un rouleau à la mesure des ouvrages que l'on avait à copier. Ceux qui occupaient une certaine longueur étaient probablement roulés et formaient ce que l'on appelait un *juan* qui prit le sens de rouleau (c'est-à-dire ni l'équivalent d'un *volumen* ni d'un *rotulus*; il se déroulait horizontalement comme le *volumen*, mais en colonnes continues et non en plages distinctes comme le *rotulus* qui lui se déroulait verticalement⁷. Ce terme fut adopté par la suite pour désigner un chapitre. Mais, compte tenu de l'extrême souplesse du tissu, pour être roulé un bâton était nécessaire. Pourtant les ouvrages qui se trouvaient dans la tombe de Mawangdui étaient, on l'a dit, conservés pliés. On ignore si c'était un usage se rapportant éventuellement aux livres les plus courts ou bien un usage plus général.

Les manuscrits de Mawangtui, dont on ne connaît pas le nombre exact, n'ont pas fait, me semble-t-il, l'objet d'études matérielles d'ordre codicologique. Il est possible que la soie employée ait fait l'objet d'un apprêt qui aurait facilité la réception de l'encre. On a relevé que la soie de la copie du *Zhouyi* (Livre des Mutations) est de couleur vermillon, ce qui donne à penser qu'elle a été teintée. Les autres ouvrages sont pour la plupart, d'après les photographies, de couleur chamois voire tirant sur le jaune, mais rien n'est dit sur une éventuelle teinture. On sait, par les sources historiques comme par les manuscrits eux-mêmes, que les copies plus tardives étaient assez fréquemment teintées en jaune, sans doute à base de *huangbo*, Phellodendron amurense R., une substance contenant de la berbérine et ayant une action fongicide et antibactérienne. C'est le cas pour des textes bouddhiques sur

7 On peut noter que les Tibétains qui utilisèrent le rouleau de papier au 9^e siècle dans la région de Dunhuang s'en servirent tantôt dans le sens vertical tantôt dans le sens horizontal. L'écriture tibétaine adoptant le sens horizontal, les lignes se déployaient dans la largeur du rouleau qui se déroulait alors verticalement ou bien les lignes étaient tracées dans le sens horizontal de déroulement, mais il était nécessaire de les limiter artificiellement en définissant des plages séparées par un trait vertical (ceci non seulement parce que les lignes auraient couru tout le long du rouleau, mais aussi parce que l'on écrivait de gauche à droite dans le sens inverse de déroulement des rouleaux dont le système était emprunté à la Chine).

soie datant du ^v^e siècle de notre ère qui ont été trouvés dans les grottes de Dunhuang. La teinture rehausse la valeur symbolique du livre qui se voit ainsi protégé des dommages du temps. C'est d'autant plus indispensable que la soie était un produit coûteux, dépendant de la culture des mûriers, de l'élevage des vers à soie, puis du tissage des fils de soie. C'est précisément ce coût élevé qui sera l'une des raisons de l'abandon de la soie au profit du papier. En tout état de cause, la soie semble avoir été réservée aux copies de luxe, c'est-à-dire que son emploi se limitait aux milieux sociaux les plus hauts des rois et des princes. Sous les Han antérieurs au premier siècle avant notre ère, les livres de la bibliothèque impériale semblent bien s'être partagés entre livres de soie et livres de bambou.

On a avancé plus haut que la largeur des pièces de soie était d'environ 50 cm. Cela est déduit en fait de la hauteur des manuscrits qui nous sont parvenus. La plupart d'entre eux ont une hauteur d'environ 48 cm, soit un peu plus de deux pieds de l'époque des Han (époque à laquelle le pied correspond à environ 23 cm). Ce sont par exemple le *Zhouyi*, dont la partie supérieure est légèrement mutilée, ou le *Zhouyi Xici* (partie inférieure mutilée) de Mawangtui. Apparemment tous les manuscrits de cette dimension sont mutilés. D'autres sont indiqués comme mesurant 24 cm, ainsi d'une des deux versions du *Laozi*. Tandis que la copie A du *Laozi* s'étend sur une hauteur de 48 cm, le *Laozi* B a une hauteur de moitié inférieure. Il y avait donc des manuscrits sur soie de petite largeur/hauteur.

Dans certains cas, on pouvait coudre deux pièces de soie pour les raccorder, soit dans la longueur si le texte était particulièrement long (ce qui n'est pas le cas à Mawangtui), soit dans la hauteur, pour porter une illustration. L'exemple de Mawangtui est une carte géographique carrée de 96 cm de côté, soit à peu près la valeur de deux laizes, les bords de la carte étant eux aussi mutilés. Un exemple de manuscrit complet dans la hauteur est celui qui accompagne les figures de gymnastique du *Daoyin tu* (2img), qui mesure 50 cm et a conservé ses marges supérieures et inférieures. Une exception est représentée par un ouvrage illustré, la version B du *Xingde* (La punition et la vertu), un manuscrit d'hémérologie dans lequel le texte est assorti d'un diagramme assez complexe. La hauteur de laize n'est ici que 44 cm. Il est difficile de dire si ces dimensions obéissaient à des normes ou non comme celles qui affectaient en principe les lattes de bambou. Ce que l'on peut dire en revanche, c'est que la mise en texte ou, si vous préférez, la disposition des manuscrits sur soie reproduit celle des lattes de bambou. Ce sont de longues colonnes de texte séparées par des réglures tracées à l'encre afin de servir de guide au scribe autant que pour reproduire la séparation entre les différentes lattes. Généralement les marges étaient également tracées à l'encre en haut et en

bas des laizes à environ 1,5 cm des bords. L'avantage manifeste de la soie était la possibilité d'y disposer des illustrations sans difficulté, comme on vient de le voir. À lire le premier catalogue bibliographique officiel chinois, celui de la bibliothèque impériale des Han antérieurs achevé avant 23 de notre ère, on constate que les « chapitres » des ouvrages comportant des illustrations sont généralement comptabilisés en rouleaux de soie, *juan*, alors que les autres le sont généralement en rouleaux de lattes, *pian*. Le rouleau de papier, dans son principe n'a fait que reproduire la disposition du rouleau de soie, bien que, comme on l'a déjà dit, tous les livres de soie de l'antiquité que l'on a retrouvés, ont été conservés pliés (mais ils n'étaient pas très longs). Le fait qu'ils aient été trouvés dans des tombes et non dans des bibliothèques a-t-il une importance ? L'avenir le dira peut-être. Ce qu'il faut noter encore, c'est que sous les Han, on parlait de bandes de soie pour écrire des livres que l'on désignait sous le nom de *zhi* 紙, c'est-à-dire le terme même qui allait être adopté pour désigner le papier, de la même façon que dans plusieurs langues d'Europe on a emprunté le terme papyrus pour désigner le papier (papier ou paupier, Papier, paper, papel, etc.).

Mais venons-en au livre de bambou, puis de bois. Les débuts du livre de bambou sont probablement antérieurs à ceux de soie. Un caractère qui est compris comme désignant et figurant des lattes de bambou, ce 冊, a été repéré sur des os oraculaires datant des Shang, c'est-à-dire au II^e millénaire avant J.-C. Un autre, désignant une liasse de lattes sur une table, *dian* 典, apparaît à plusieurs reprises dans des inscriptions sur bronze datant de la première moitié du I^{er} millénaire avant notre ère. Mais les plus anciennes lattes de bambou qui ont été découvertes ne sont pas antérieures au V^e siècle avant notre ère. Depuis les années 1950, les découvertes se sont multipliées et ce sont maintenant sans doute plus de cent mille ou deux cent mille lattes (non liasses de lattes) qui ont été mises au jour par les archéologues. Malheureusement pour les codicologues, beaucoup de ces lattes n'ont pas été trouvées entières et les ensembles constitués sont rares. Dans presque tous les cas, les lattes ont été cassées, mutilées et surtout dispersées, ce qui conduit les archéologues à un patient travail de reconstitution des textes. Ce travail est particulièrement difficile lorsqu'il s'agit de textes qui ne nous étaient pas connus. En outre la fragilité de ces matériaux retrouvés oblige à les conserver souvent dans un milieu humide afin d'éviter leur désagrégation et la disparition de ce qui y est écrit. Cela ne facilite pas les analyses matérielles et les chercheurs dans ce domaine doivent se contenter des photographies publiées.

Le bambou, abondant dans le sud de la Chine, devait être préparé avant d'être employé comme support d'écriture. Les tiges étaient coupées à la longueur souhaitée, puis tranchées dans la hauteur pour obtenir de fines lattes

relativement plates. Les tiges étaient pelées pour ôter la pellicule extérieure, puis chauffées au feu, c'est l'opération qui était appelée *shaqing*, tuer ou éliminer le vert. Sous les Han, le grand bibliographe Liu Xiang (79-8) expliquait que dans les bambous frais il y avait un exsudat qui favorisait le pourrissement et l'apparition d'insectes, c'est pourquoi on faisait sécher les lattes au-dessus du feu avant de pouvoir écrire.

Chaque latte était ainsi large d'environ 1 cm voire moins, ce qui ne permettait d'écrire qu'une seule colonne de caractères. La longueur des lattes est beaucoup plus variable, en fonction du statut du texte, canonique ou non, des conditions de réalisation de sa copie, de la destination de celle-ci. D'après les sources historiques, des règles ont été définies mais elles n'ont pas été suivies systématiquement. On a découvert des lattes longues d'à peine plus d'une dizaine de centimètres, mais aussi des lattes longues de plus de 70 cm, comme celles de Baoshan. En fait cette grande longueur, qui rendait l'utilisation des lattes peu maniables, aussi bien pour la lecture que pour l'écriture, reste exceptionnelle. La majorité des ouvrages sur bambou ne dépasse pas une vingtaine de cm de haut. L'examen codicologique, basé trop souvent sur les seules photographies, se voit encore compliqué par le fait que les images qui reproduisent les lattes à leurs dimensions réelles présentent souvent chaque latte en plusieurs morceaux, cela pour s'accorder au format in 4° des livres d'art.

Les lattes étaient réunies, nous disent les textes, en une suite à l'aide de cordons de soie, ou encore de chanvre, voire de cuir. Le nombre de ces cordons dépendait de la hauteur des lattes, deux au moins pour les plus petites, trois ou quatre pour les lattes plus longues. Presque aucune reliure n'a été retrouvée intacte.

Parallèlement au bambou qui ne poussait que dans certaines régions de la Chine on fabriqua des lattes de bois (peuplier ou saule par exemple) dont on fit des rouleaux. À Wuwei dans la province du Gansu, région assez désertique, on a retrouvé plusieurs rouleaux d'un Classique du confucianisme, le *Yili*, Cérémonial, datant des Han, dont certains en excellent état. On peut y voir comment le texte était disposé, avec son titre et ses sous-titres, son titre extérieur apparaissant sur le rouleau fermé, une présentation qui sera reprise et conservée pour le rouleau de papier. Souvent seul le recto des lattes était inscrit, le verso étant réservé à des additions ou des corrections. Mais cette règle ne s'applique pas en fait à tous les manuscrits, Cela dépend du statut de celui-ci et de sa destination.

Si du bois on faisait des lattes, on faisait également des planchettes qui avaient un usage plus large. En effet, si on pouvait y écrire plusieurs colonnes et utiliser plus facilement les deux faces, ces planchettes étaient plus adaptées

à des textes courts. Elles n'étaient que rarement reliées entre elles et si elles pouvaient être associées, elles conservaient une certaine autonomie aussi bien matérielle que textuelle. Elles présentaient l'avantage sur les lattes de pouvoir y faire figurer un dessin ou un diagramme.

Une autre catégorie, un peu particulière, de planchettes est attachée à un manuel d'apprentissage des caractères chinois ou plus exactement de vocabulaire. Il s'agit du *Jijiu pian* (les Planchettes pour l'urgence), achevé au premier siècle avant notre ère et que l'on écrivait sur des fiches prismatiques à trois côtés. Sur chaque face étaient disposées une colonne de 21 caractères. Les fiches pouvaient se lire séparément mais elles pouvaient être réunies par une cordelette. En effet un trou était aménagé dans la partie supérieure pour conserver les fiches ensemble. Le texte comprenait 2016 caractères disposés sur 32 fiches de 63 caractères⁸. J'ignore combien de fiches étaient réunies dans un même lot et en combien de lots se répartissaient les fiches. Certains estiment que l'on utilisait une fiche par jour pour l'apprentissage.

Un dernier mot concernant la correction des erreurs de copie. Tandis que les écrits sur soie étaient difficiles à corriger autrement qu'en recouvrant les caractères fautifs par une pâte, une pratique qui s'est transmise au papier, pour les textes sur bambou et sur bois, on grattait le caractère fautif avec un couteau. On s'en servait également pour effacer ce qui était écrit sur une latte ou une tablette afin de la réutiliser.

Toute cette panoplie complexe, couteuse pour la soie, lourde et difficile à manipuler pour le bambou et la soie, allait peu à peu, laisser place au papier comme support de l'écrit et du livre, une matière mince et légère, assez solide, qui a complètement révolutionné la diffusion de l'écrit. Mais la transition fut lente et dura plusieurs siècles, plus de quatre. C'est là une autre histoire.

Pour citer cet article : Jean-Pierre Drège, « De bambou et de soie ou Les livres chinois avant l'invention du papier », dans Claude Laroque (dir.), *Autour des papiers asiatiques*, actes des colloques *D'est en Ouest : relations bilatérales autour du papier entre l'Extrême-Orient et l'Occident* (organisé le 10 octobre 2014) et *Papiers et protopapiers : les supports de l'écrit ou de la peinture* (organisé le 30 octobre 2015), Paris, site de l'HiCSA, mis en ligne en février 2017, p. 41-47.

8 Chavannes, *Les documents...*, *op. cit.*, p. 1-10.